

Boudard a 70 ans

Alphonse Boudard, l'incontestable plume de l'argot, fête cette année ses 70 ans. Ou mieux il les constate car pendant toute sa vie, qu'il nous raconte si fabuleusement depuis sa mi-course — *La Métamorphose des cloportes* paraît en 1962 — il est resté « un peu sur la bordure » même pour ce qui le concerne personnellement. Ayant « fréquenté mauvais » encore tout jeune, s'étant placé « presque volontairement » en dehors des lois, tombé tuberculeux à 26 ans, un casier judiciaire devenu trop important l'obligera, à partir des années 60, à chercher dans l'écriture un nouveau gagne-pain (« Plon obligatoire pour ma pomme »). La prison et le « crachatorium » vont lui fournir le loisir de faire ce à quoi il excelle: observer, jauger, témoigner. Non pas que le sujet se soit repenti: « tous mes regrets sont plutôt de cet ordre... des coffres que j'aurais dû ouvrir, des liasses de biffetons qui m'ont échappé ».

La Cerise (1963), *Bleubite* (1966), *L'Hôpital* (1972), *Cinoche* (1974), *Les Combattants du petit bonheur* (1977) nous révèlent en *flashbaque* les différentes composantes de sa vie: criminalité, armée, « tubardise », aventures de scénariste. Ici et là — comme par exemple dans *Le Café du pauvre* (1983) — Boudard nous offre quelques rares bribes de sa pensée intime. Mais dans l'ensemble il préfère garder ses distances, intimidé comme il l'est par les tendresses publiques et ayant « une sainte horreur » d'étaler ses sentiments. Son objectivité d'observateur, ses qualités de socio-historien vont lui servir pour rédiger *La Fermeture* (1986), fin des maisons closes, et *Les grands criminels* (1989). Devenus vite best-sellers, ses écrits se voient décerner des prix (le Sainte-Beuve en 1963, le Renaudot en 1977).

Prix littéraires accordés à une oeuvre qui n'est littéraire qu'au sens étymologique du terme, c'est-à-dire *écriture*. Comme l'a dit Michel Tournier à propos de *L'Hôpital*, « une oeuvre littéraire, oui, ne fût-ce que par sa langue ». Ou encore Frédéric Dard qui reconnaît généreusement son « beau talent »: « Ce n'est pas à proprement parler un romancier ». Car Boudard a la *grrande littérâature* là où le lecteur pense. Plus *Pieds nickelés* que *Zob-Grillet*, plus accordéon que dodécaphoniste, il évite les festivals, les salons du livre, conspuant la snobinaille, conchiant l'ex-futur « grand tuteur », ces écrivassiers prétentiers qui « font Kafka dans leurs culottes ». Il s'était pourtant efforcé, dans sa cellule, mais « trois quatre pages d'Alain Froc-Mouillé », balpeau! « Morne, c'est encore un hommage ». Il a, lui, une vue plus terre-à-terre: « Nous n'échappons pas, nous les artistes, poètes ou penseurs, aux mêmes lois que la productivité betteravière ».

C'est que son école communale dans le 13^e, qu'il quittera dès 14 ans (« n'allez pas croire que tout me fut cuit, mâché d'avance audio-visuel ») vaccinait sans doute contre l'illusionnisme, la chasse aux chimères, le voyage à Cythère: « on part

pour Cythère, on se retrouve à Courbevoie dans un terrain vague ». Ce qui cadre parfaitement avec ses observations de spectateur désabusé, flairant la frime partout où elle se manifeste: « la vamp-dactylo abandonnait subitement son mystère de pacotille parce qu'elle avait oublié son changement à la Concorde ». Il fuit toutes les affectations, y compris l'argot de cheftaine ou de Polytechnique, « du langage chochote, précieux... la mayonnaise ne prend pas ». Par contre l'argot véritable, tel que le parlait par exemple Musique, personnage des *Combattants*, cela a été son émerveillement de toujours, son « initiation à la poésie ».

Boudard, son argot à lui est tout ce qu'il y a d'authentique, coulant comme il le fait de source: « je ne comprends vraiment, je ne pense qu'en argot ». C'est ce qui le fait accepter d'emblée par les autres vrai de vrai: « l'utilité première de l'argot, qu'on s'y retrouve ». Ses tournures, roulures de phrase sont plus concentrées, se situent à un niveau plus profond que le langage familier quotidien. Un temps de chien devient sous sa plume « un temps clébardin », des manigances policières « de la magouille poulagate », une mine de bagnard « une tronche fresnâtre », le bagou « l'art jactancier », les pipelettes « la gent bignolesque ». Le passe-partout se voit ainsi transformé en cousu-main. Les infinitifs en *-er* se convertissent volontiers en *-ares(se)*: *bouclarès, fourgarès, trucidaresse, coinçaresse* (« je finis tout de même par les coinçaresse dans leur appartement à Neuilly »). Et Boudard nous rappelle que le verlan (« un accent secor ») s'employait dans le milieu et dans les prisons bien avant d'être emprunté par les jeunes.

Stylistiquement, c'est une syntaxe étriquée voire estropiée qui frappe au premier regard. *Séance tenante* se réduit à « séance » (« il allait raccrocher séance »), cf. « queue leu leu », « fur et à mesure », « bosser d'arrache », etc. Resserrement qui est accentué par l'emploi de l'adjectif à la place de l'adverbe: « on savait pas exact son âge... en tout cas il approchait allègre de ses quatre-vingt-dix berges », « il se clairsème sérieux le caillou, grisonne léger de ce qui lui reste au-dessus des oreilles ». Quoi de plus concis que sa description de tel personnage vêtu d'un costume et de chaussures en peau de crocodile: « costardé, pompé croco ». Paradoxalement il peut aussi verser dans la prolixité, cumulant mot sur mot en rafales rabelaisiennes: « votre serviteur plumitif laborieux contribuable gaudrioleur ». Il y a d'autres incohérences: le *ne*, normalement supprimé, fait cà et là de surprenantes apparitions; quelques adverbes en *-ment* peuvent surprendre aussi; mais les rarissimes passés simples sont autant de pince-sans-rire.

Ken George

C'est littéralement par centaines qu'on dénombre les néologismes dans ces romans. *Le Corbillard de Jules* (1979) et *Le Banquet des léopards* (1980) en réunissent à eux seuls près de cent. Soit des verbes à partir de noms de personnes (« giscardeux », « robbegrillesque ») ou de boissons (« champagner », « scotchiser », « se ricardiser »), soit des dérivés en *-erie* (« tubarderie », « tututerie », « doudounerie », « loustiquerie », « gambergeries », « braquemarderies »). Les parasyntétiques à initiale *en-*, *em-* sont particulièrement nombreux chez Boudard: « endiamanté », « embijouté », « embrassardé », « enculturé », « encirrhosé », « enjuivé », etc. Les emprunts eux aussi peuvent servir de base à la dérivation, témoin les verbes « flashbaquer », « buildigner » [*sic*], « sandouicher », « pasodobler », « enkolkhoser ».

Il n'y a pas cependant que l'authenticité et la créativité langagières qui font la valeur de l'oeuvre boudardienne. Malgré ses protestations (« je n'ai rien à vous dire, à vous transmettre aucun message ») il ne faudrait surtout pas se laisser berlurer par sa modestie coutumière. Il en a bien, des messages à nous transmettre, fruit de ses observations vieilles de 70 ans. Et s'il est vrai qu'il a tendance à les répéter, ces messages (« je rabâche à longueur de livre ») ils n'en perdent pas pour autant leur force. C'est encore sa sagesse désabusée qui perce au fil des pages: « les spéculations sauce idéal foutent tout par terre ». Par « amour » entendez « accouplements »: « l'éternité en amour ça ne dure que deux trois mois », « l'amour ça passe d'abord par l'entre-cuisses, la pageoterie », « vague à l'âme, précis dans le calcif ». Ou bien comme il le dit dans son tout dernier, *Mourir d'enfance* (1995), à propos de telle « escaladeuse de braguette » disparue depuis belle burette de son champ visuel: « je garde le vague souvenir de sa jupe relevée sur le haut de sa cuisse. Ça vous nargue la mémoire autrement que l'imparfait du subjonctif. » C'est ici, enfin, qu'il nous parle un peu de « Mademoiselle sa mère », à qui il doit peut-être son indépendance, son goût de la liberté.

Mais ce qui constitue sans doute l'importance majeure d'Alphonse Boudard, ce qui ressort le plus noblement de ses livres, c'est sa profession de foi en l'argot et sa volonté de le défendre et de l'illustrer, en *Du Bellay des argotisans*. Cet engagement s'articule le plus ouvertement dans *Le Café du pauvre*: « c'était ça le plus important... que je puisse un jour, très modestement, peut-être contribuer à perpétuer une espèce de tradition ». C'est là surtout qu'il parle de « la musique incomparable de ce langage des taules et du bitume parisien ». Là aussi qu'il

avoue avoir l'impression d'être « un peu un privilégié de l'oreille » et qu'il reconnaît que « ce qui me donne encore un petit poil d'originalité, c'est que j'ai appris dans la rue et dans les geôles, avec mes professeurs de langue verte à la tronche en biais ». Il ne lui avait pas fallu d'autres maîtres pour rédiger, avec Luc Etienne, son guide de l'argot sans peine, sa *Méthode à Mimile* (1970).

Comme l'a dit Kléber Haedens, « on ne peut pas définir Boudard par une formule ». Ecouteur, il est en même temps raconteur. « Dégustateur de jactance », s'il sait lui-même jacter! Pour un malfaiteur il a fait énormément de bien, s'étant toujours occupé des infortunés car les vainqueurs ne l'intéressent pas. Convictions politiques? « On est démocrate quand ça vous arrange... le reste du temps on est fasciste pour les autres et anarchiste pour soi. » Nostalgique du bon vieux temps, collectionneur d'images d'Epinal, il regrette profondément la disparition de l'argot authentique. Pour le reste, autant en rire. « A tout prendre je préfère nager dans les eaux de la franche rigolade. » Sa contribution, finalement? « Vivra verra... ». En tout cas, lui, il a vécu et il a vu, et on s'en félicite.

Ken George

University of Buckingham

La Fédération Internationale des Professeurs de Langues Vivantes nous envoie <i>World News</i> 33 (avril 1995) c'est dirigé par P i s k o z u b Teresa Siek- Department of Glottodactics Adam Mickiewicz University ul 28 Czerwca 1956, nr 198 PL-61-485 Poznan courrier électronique: piskozub@PLPUAM11.BITNET Siège de la FIPLV: Seestraße 247, CH-8038 Zürich. <i>C'était un prêt pour un rendu, alors la réponse du berger à la bergère...</i>
